NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

117 N° 3 1995

« Quand ces choses commenceront… » Un nouveau livre de René Girard

Pierre GARDEIL

p. 426 - 432

https://www.nrt.be/fr/articles/quand-ces-choses-commenceront-un-nouveau-livre-de-rene-girard-172

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

«Quand ces choses commenceront...»,

UN NOUVEAU LIVRE DE RENÉ GIRARD *

"N'est-il pas vrai que nous haïssons la vérité et ceux qui nous la disent?" La phrase de Pascal rendrait un compte assez exact de l'ignorance où le monde s'efforce de tenir l'oeuvre de René Girard. Depuis 1961 *(Mensonge romantique et vérité romanesque)*, l'auteur publie livre sur livre, avec l'indifférence à plaire des vrais inventeurs, ceux qui mettent au jour un trésor dont l'éclat est sa propre lumière, et la terrible clarté de tout le reste.

Ces ouvrages nous viennent quasiment de l'autre côté du monde: ils sont écrits par un chartiste français, professeur de littérature à Stanford, donc sans titre de théologien ou de philosophe, bien qu'il prétende nous enseigner la Bonne Nouvelle comme unique philosophie. Voilà de quoi nourrir la méfiance... Ce Girard "n'est pas sur nos tablettes parmi les grands médecins"! Mérite-t-il seulement qu'on le réfute? Évitons-le plutôt. À force de ne pas parler de lui, il cessera peut-être d'écrire?

Au vrai, c'est ce qu'il dit qui embarrasse. Sa pensée nous rappelle tellement à nous-mêmes qu'elle nous ferait plutôt peur: ayant voyagé jusqu'au bout de la critique, elle en est complètement revenue et nous raccompagne, héritiers distraits, jusqu'à l'Unique Nécessaire. Ne serait-il pas plus divertissant d'aller voir ailleurs? Mais y a-t-il encore un ailleurs? Girard semble nous dire: "Ne lorgnez pas les viles caroubes dont le fils prodigue ne peut même pas se nourrir. Plutôt que les misères du voisin, gardez et regardez votre trésor; c'est une perle si précieuse que pour l'acheter il faut tout vendre!"

Bien entendu, l'"inventeur" du trésor n'a fait que le sortir de sa gangue: un Autre l'avait fait sortir du coeur de Dieu. Cependant le message, quoique toujours transmis, avait perdu sa transparence. Au sens tout à fait propre, il avait besoin d'un "aggiornamento". Amener au jour la Bonne Nouvelle: telle est l'oeuvre en ce monde de René Girard, à qui nous voudrions ici rendre grâces, puisqu'il nous a donné chez Arlea un nouveau livre: *Quand ces*

---

* **R. GIRARD, «*Quand ces choses commenceront...*» Paris, Éd. Arlea, 1994, 21 x** 14, 199 p., 100 FF.

choses commenceront... Petite suite d'entretiens avec Michel Treguer, conversations baladeuses plutôt que systématiques, de parcours aisé, mais savoureuses et substantielles. Il faut s'y plonger, si ce n'est déjà fait, toutes lectures cessantes.

En 1978, *Des choses cachées depuis la fondation du monde* avait explosé comme le dernier cri d'une saison. Le titre — pourtant évangélique — excitait l'illusion de la différence, en quoi se résume la mondanité, fût-elle intellectuelle. Mais rien, au fond, ne pouvait offenser davantage le siècle que cet appel impérieux à la déconstruction du désir. Les ouvrages suivants — pour n'en citer que deux, l'admirable *Bouc émissaire,* le non moins admirable *Shakespeare* —, éveillèrent moins d'échos publics; et l'on voit parfois aujourd'hui des gens hausser les épaules à propos de ce philosophe qu'ils n'ont pas lu. En quoi ils ont bien raison: s'ils le lisaient, ils ne se supporteraient plus eux-mêmes. Leurs frimes et leurs fringues — quelquefois leurs noms... — passent de loin en loin dans ce dernier ouvrage, pour l'heureuse détente du lecteur!

Plus sérieusement, l'auteur y met au jour le mécanisme de la modernité, qui est une maladie du sujet.

Ce concept de sujet n'apparaît vraiment qu'avec le christianisme. Il désigne — Michel Serres l'a montré en lisant pour nous Tite-Live — celui qui gît sous les pierres d'une lapidation, et que nous n'aurions pas cessé de méconnaître si nous n'avions pas lu sur une Sainte Face, victime innocente, l'injustice de notre méchanceté faisant tort à toutes les victimes. Et donc le dévoilement chrétien, juste émergence du prix infini de la personne, renvoie chacun de nous à sa culpabilité, celle dont la pensée essaie follement de se décharger depuis deux siècles, en même temps que - c'est la raison de cette folie - elle désencombre la croyance d'une néfaste sacralité.

Mais la critique du sacré s'est accomplie au nom d'une prétendue innocence de l'homme, dont les tentatives d'"émancipation", depuis deux cents ans, portent la marque. C'est dire leur ambiguïté — que l'Église ne s'est pas privée de souligner. Il est fatal que d'aussi fausses libérations n'aient pu être tentées qu'au prix d'une effrayante reprise des processus sacrificiels: on n'en racontera pas une fois de plus ici la sombre histoire. On remarquera seulement que ces sacrifices sont les corollaires obligés du mensonge sur la pureté native de l'ego. *Quis ut Deus?* Lui seul est victime parfaite. Quant à notre supposée droiture, elle regarde toujours de biais: c'est la définition de la concupiscence. Le désir envieux ("vous serez comme", dit le serpent), engendre d'hor-

ribles rivalités mimétiques, dont il faut se délivrer, sous peine de périr: ce sera le rôle de l'émission victimaire.

Notre siècle a tellement ignoré ce processus, et la distorsion originelle qu'il camoufle par un redoublement de culpabilité, que l'on a vu célébrer, sous le nom, nouvellement glorieux, de "révolte", le caprice lui-même, dont l'incessant tournis cherche en vain à désigner quelque solide désirable (voir, dans *Le bouc émissaire,* l'étonnante lecture des démons de Gérasa, reprise ici sous un autre angle, p.60). Mais si je suis ma propre fin, si tout progrès doit tendre à mon émancipation, je peux craindre le pire, puisque ce qu'il y a de plus certain à mon sujet est mon incertitude! L'homme, seul animal à ne pas savoir ce qu'il veut... Dans *La Violence et le Sacré* (1972), René Girard braquait déjà le projecteur sur la vacuité de cette caverne:

> En nous montrant en l'homme un être qui sait parfaitement ce qu'il désire, ou qui, s'il paraît ne pas le savoir, a toujours un "inconscient" qui le sait pour lui, les théoriciens modernes ont peut-être manqué le domaine où l'incertitude humaine est la plus flagrante. Une fois que ses besoins primordiaux sont satisfaits, et parfois même avant, l'homme désire intensément, mais il ne sait pas exactement quoi, car c'est l'être qu'il désire, un être dont il se sent privé et dont quelqu'un d'autre lui paraît pourvu (p. 206).

Bien entendu, "ce n'est pas par des paroles, c'est par son propre désir que le modèle désigne au sujet l'objet suprêmement désirable" (*ibid.*) De là le redoublement des concurrences "naturelles", de là les haines, les conflits, la psychologie, la sociologie, et, hélas! l'histoire.

Si l'on sort du péril mimétique, c'est toujours par une exécration: la plus simple est le meurtre, principe du mythe ou mensonge justificateur. Nous ne croyons plus, par la grâce cruciale du Fils, aux dieux de bois ou de métal, mais la crise du sacré a profité à des idoles plus dangereuses encore que les superstitions avides de victimes. Ce furent la nation, la race, la classe, voire le "désir", fantasmes d'une subjectivité collective délirante, et qui sacrifie tout sur son passage, afin de se faire croire à l'objectivité des chimères qu'elle poursuit. Il devient urgent qu'un prophète nous avertisse: "Quand ces choses commenceront..." Et voilà une Écriture bi-millénaire installée au siège de notre tribunal.

Le disciple en interprète ainsi la sentence:

> **L'individu moderne, c'est ce qui reste de la personne lorsque les idéologies romantiques sont passées par là, c'est une idolâtrie de**

> l'autosuffisance forcément trompeuse, un volontarisme antimimétique, qui provoque aussitôt un redoublement de mimétisme, une soumission plus complète à un collectif toujours plus réduit aux entraînements futiles de la mode, toujours exposé, du même coup, aux tentations totalitaires (p. 48).

La dernière-née de ces tentations, post-nazie, post-communiste, libéralo-hygiéniste, scientiste et droits-de-l'hommesque, est ici vigoureusement dénoncée comme subtile caricature du Royaume, effort spécifique de l'Antéchrist.

Ce n'est pas que René Girard n'ait lu avec profit les auteurs de son siècle. Nous avons cité Michel Serres, si proche de lui par la pensée, encore que très différent par l'allure. Mais on trouvera aussi, en lisant *Quand ces choses commenceront,* un juste hommage à Foucault, qui "a compris ce que le rationalisme optimiste ne prévoyait pas: de nouvelles formes de 'victimisation' se développent constamment à partir des instruments destinés à les supprimer. C'est son pessimisme qui me sépare de lui" (p. 112-113). On lira encore (p. 80) une pénétrante analyse de "rite et technique", que Lévi-Strauss ne renierait pas, comme une justice rendue à l'ancêtre Durkheim, lequel avait vu que "la religion, et non l'économie, est le plus primitif des phénomènes sociaux", et qui soutenait, au rebours de toutes les théories du "contrat", que le fait de société est la liquidation d'une "effervescence" (p. 47). Il est vrai que Heidegger s'en tire beaucoup plus mal, dans la terrible postérité nietszchéenne...

Mais la modernité la plus avertie n'institue pas le règne du vrai. Elle essaie plutôt de se cacher que ce règne est déjà parmi nous... et qu'elle ne prospère elle-même qu'à son ombre. En effet, la véritable naissance de la critique est la découverte décisive du mensonge sacrificiel, qui ne fait qu'un avec la monstration de l'innocence de la victime. Cela porte une date: "sub Pontio Pilato", procurateur bien digne de figurer dans le Credo pour son "Ecce homo" définitif, plutôt que pour ses questions de sceptique ou son hygiène de civilisé!

L'affaissement des stratagèmes sacrificiels, et de toute la culture qu'ils gouvernent, ouvre le regard à la reconnaissance du prochain "comme moi-même". Non pas à la fraternité suspecte des entreprises de la haine en commun, mais à la révélation de ma communauté d'être avec l'autre le plus menacé. Je dois l'aimer, puisqu'il est membre de moi-même, en tant que mon corps véritable est celui du Seigneur.

On peut refuser de deux façons une telle reconnaissance. D'abord, par peur d'une trop exigeante conversion, en "sacrali-

sant" la Bonne Nouvelle: en découlèrent les équivoques de la civilisation chrétienne, dont on ne doit pas méconnaître les mérites, mais à qui il arriva d'être chrétienne comme elle aurait été païenne... sans avoir pu se le cacher complètement - la sainteté fut toujours là pour lever les masques!

Ensuite — et cela concerne notre temps bien davantage — en faisant jouer la désacralisation du monde naturel et social au bénéfice d'un "sujet", individuel ou collectif, divinisé. Ouvrons les yeux sur un passé tout proche. Ouvrons-les aussi sur les équivoques que peut couvrir une juste proclamation des "droits", contemporaine d'un vide spirituel que notre fin de siècle honore sous le nom de liberté.

René Girard s'offre donc la tranquille hardiesse de prendre en compte la radicalité de l'exigence critique pour soumettre à son principe la critique la plus réductrice, et la réduire en cendres au feu qui ne s'éteint pas. Le scandale de son oeuvre met peu ou prou tout le monde qui pense en porte-à-faux, par la seule manifestation de la norme du vrai. Cette norme — qui n'est pas extérieure au jugement, puisqu'elle ne fait qu'un avec l'évidence — se trouve dans l'Ecriture Sainte, dès lors que les épisodes de l'Ancien Testament y sont lus à la lumière du Nouveau.

Ne pas croire pour autant que le christianisme soit, comme le judaïsme ou l'islam, une religion du Livre. Girard a la pertinence de le remarquer (p. 171); remarque des plus opportunes dans un temps où il arrive que les catholiques affichent pour "la Bible" un zèle maladroit. Non, pas une religion du Livre. Tout (et d'abord la vérité) procède de la Passion du Christ, seule rupture épistémologique, mais si éclatante que nous préférons les ténèbres. On lira donc ici, avec la joie toujours grave de se connaître soi-même, des propos décisifs sur Joseph, sur Job, sur Hérode... Recommandons au lecteur le commentaire éblouissant de "la femme adultère", tout à la fin du livre (p. 179-186). Chaque fois on se dit: "C'est diaphane; l'Écriture dit tout! Pourquoi donc ne pouvions-nous pas la lire?" C'est que nous ajoutions à la Passion du Christ, au lieu de l'achever dans notre chair.

Ces textes-sources ne reçoivent aucune vraie lumière des mythologues; en revanche, ils nous éclairent merveilleusement sur les mythes... et sur ces formations paramythiques abusivement nommées "sciences humaines". On supposera ici le girardisme suffisamment connu pour n'avoir pas à en retracer tous les chemins. Son grand principe d'intelligibilité, renversement des évidences mondaines — nos molles et terribles erreurs — a beau **éclairer l'objet desdites sciences avec une fécondité que chaque**

étude renouvelle, on ne le voit pas, on ne l'enseigne pas, on le contourne plutôt, on lui fait la lippe, jamais l'honneur d'un examen critique raisonné.

Pourquoi en prendrait-on la peine, puisqu'on a de fortes raisons de refuser ces études avant de les lire? Songer en effet que notre auteur osa soupçonner les philosophies du soupçon, ce qui n'est pas de jeu. Il osa même, après que le structuralisme eut imposé son dogme néo-positiviste de l'interdiction d'"expliquer", proposer une explication des choses humaines que le Père a révélée de tout temps aux humbles et aux petits, cependant que les instruits se la cachent à eux-mêmes, pour n'avoir pas à se reconnaître pécheurs des mêmes péchés et trompés par les mêmes erreurs que les plus communs des mortels. Jean-Pierre Dupuy l'écrivait plaisamment dans le *Nouvel Obs*: «Je connais maints universitaires qui, bravant l'interdit et s'inspirant des idées de René Girard, trouvent prudent de n'en rien dire. Avant que chante le coq de la Sorbonne, ils auront protesté trois fois plutôt qu'une: "Je ne connais pas cet homme!"»

Cet homme, cependant, tire sans cesse de son trésor de l'ancien et du nouveau, selon le conseil évangélique. Il ratifie tous les dogmes — et l'autorité de l'Eglise qui les promulgue, ici courageusement défendue —, mais l'adhésion à ces dogmes est comme renouvelée par l'Esprit. Le soubassement anthropologique qu'il en rend manifeste leur était, quoique inaperçu, tellement consubstantiel que sa mise à jour est beaucoup moins une trouvaille qu'une reconnaissance: tout chrétien savait cela, sans savoir qu'il le savait — ou même s'efforçant de savoir le contraire! "Aimez-vous les uns les autres", ainsi que répétait à ses disciples, curieux de plus étranges nouveautés, saint Jean en sa vieillesse. Tout chrétien savait même que cette évidence de l'amour était le vrai fondement de la crédibilité des dogmes. Et le philosophe sincère ne craint pas d'avouer qu'on ne peut, au fond du fond, savoir rien d'autre, dans l'opacité de la nature et de l'histoire.

On peut s'étonner que la théologie fasse — malgré quelques exceptions brillantes — assez peu de cas d'une pensée aussi souverainement chrétienne. Beaucoup, sans doute, petitement habitués à leur discipline, tétant les vieilles outres du sacrificiel le plus discutable, ou gagnés par le siècle au point d'y admirer ce qui fait le bruit et paraît faire le nouveau, possiblement contents d'y disparaître bientôt par effet de vacuité, ont inscrit leurs travaux dans des mouvances païennes d'avant-hier ou d'aujourd'hui, dont Girard, sans ménagement, les presse de sortir. Cela les ébouriffe: comment apprendre sans terreur qu'on est, pour de vrai, la

lumière du monde et le sel de la terre? Oui, de cette terre et de ce monde qu'on a abandonnés depuis longtemps à leur péché, ou auxquels on s'est abandonné soi-même. Découragements symétriques. Semblables manques de foi.

Rêvons pourtant du fécond dialogue qui pourrait s'instaurer de cette pensée chrétienne à la théologie constituée. Car Girard ne se figure pas être "lui-même la Lumière"; presque à chaque page de ce livre, il dit le contraire; et la simplicité de ses aveux, comme la familiarité de ses entretiens avec Michel Treguer, en rendent la lecture aussi aimable qu'émouvante. Non, le serviteur ne se fait pas plus grand que le maître. On découvrira avec bonheur, dans les dernières pages, le récit très simple de sa conversion: retour à Dieu qui montre avec une force singulière de combien l'ordre du coeur passe l'ordre de l'esprit, alors que celui-ci a pourtant reçu de très vives clartés.

L'oeuvre de René Girard est peut-être, pour nous chrétiens, et spécialement pour nous catholiques, depuis si longtemps divisés, la plus réconciliatrice qui soit, la plus propre à apaiser les "camps", dont elle dissout jusqu'au principe. Cela, qui est éminemment vrai dans l'Eglise — puissent les fidèles en faire leur profit! — est vrai aussi dans le monde, dont une telle pensée fonde les avancées les plus grandioses aussi fermement qu'elle en fustige les coupables erreurs. Mais qui pourrait convaincre le monde, sinon justement la réconciliation des chrétiens?

Personne, en profondeur, n'y aura travaillé aussi bien que le penseur célèbre et méconnu qui ne craint pas de faire métier d'apocalypse. À ce Provençal exilé dans l'aberrante Californie, offrons du moins un hommage de reconnaissance: la fameuse "côte Ouest", qui diffusa dans le monde tant de vessies, a reçu avec lui une fameuse lanterne!

F - 32700 Lectoure Pierre GARDEIL
8, chemin de Lamarque